

ÉRIC ROBINNE

DANS LE MONDE D'APRÈS

ROMAN

Extraits

© Éditions AO et Eric Robinne, 2021

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Wendelin Jabober - Pixabay
(libre de droits)

© 2021 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-38200-004-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'EFFONDREMENT



1.

Il courait comme un dératé... Son cœur s'emballait, il respirait avec peine, le souffle coupé par un point de côté lancinant. Il ne savait plus à quel saint se vouer : où allait-il trouver une âme bienveillante ? Des gouttes de sueur lui brouillaient la vue tandis que sa chemise lui collait à la peau. La nuit chaude de ce mois d'août 2031 oppressait la population ; les gens se terraient, à la recherche d'un semblant de fraîcheur. Les rues étaient désertes, seuls quelques rats occupaient le bitume encore chaud. Des sirènes lointaines déchiraient le silence pesant de la nuit. De très rares véhicules passaient, comme s'ils fuyaient les 38°C que tous les thermomètres affichaient *a minima* depuis plus de dix jours. À 3 heures du matin, les rencontres étaient improbables.

Pourtant, Jérémy avait besoin d'aide. Et de façon urgente : Laureline avait perdu les eaux et elle était incapable de se déplacer, pliée en deux par la douleur des contractions. Jérémy avait appelé le service médical d'assistance, l'hôpital, la maternité, le gynécologue de sa femme, l'infirmière voisine et même la

grand-mère qui habitait au bout de sa rue. Personne n'avait répondu à ses appels à l'aide. Trop chaud, ils avaient tous trop chaud... Même le robot médical était tombé en panne. Les individus les plus compétents étaient dépassés par les appels au secours, tandis que les plus privilégiés ne voulaient à aucun prix quitter leurs espaces climatisés devenus espaces de survie.

Malgré lui, en pleurs, désespéré, JérémY regagna le domicile conjugal en espérant qu'il saurait affronter seul cet instant crucial. Laureline avait soif. Très soif. Le maigre climatiseur mobile lui permettait de maintenir la température juste au-dessous des trente degrés. C'était suffisant pour supporter l'écart avec la fournaise ambiante, et tout juste supportable pour accoucher, en espérant que tout se passerait bien. Heureusement, JérémY avait été prévoyant. Il avait eu la bonne idée de placer au réfrigérateur plusieurs bouteilles d'eau, car le générateur centrifuge de froid était en panne depuis très longtemps. Les douleurs rapprochées coupaient régulièrement la respiration de sa compagne. Elle soufflait, elle transpirait, elle poussait et JérémY était dépassé. Il ne savait plus quoi faire. Accompagner Laureline dans ses contractions, ou aider le bébé à trouver la sortie vers ce monde délabré ? Le temps n'avait plus d'importance, pourvu que tout se passât bien.

Malgré la souffrance, la sueur, les pleurs, les cris, la solitude, Timothée apparut en même temps que le nouveau jour. JérémY ne se souvient plus des gestes qu'il avait accomplis pour aider Laureline. Lorsqu'une infirmière put enfin se libérer, à défaut d'un

médecin, elle fut la première surprise de la bonne santé du bébé et de la maman.

Au même moment, la télévision venait d'annoncer que le président américain était en difficulté pour se faire réélire une nouvelle fois, malgré ses coups de force et la manipulation de la constitution. Les républicains semblaient ne plus vouloir de ce vieillard obstiné... En France, le ministre de la Transition écologique venait de sceller un accord entre les parlementaires et les industriels sur l'avenir du programme nucléaire, après de longues et douloureuses années de tractations et de palabres. Le parc nucléaire français attendrait encore une décennie avant d'envisager son démantèlement... L'impossibilité de se passer totalement des énergies fossiles avait contraint les gouvernants des grandes nations à réviser leurs programmes de réductions d'émissions de CO₂. L'augmentation de la population mondiale et l'élévation du niveau de vie avaient bouleversé toutes les projections. Le développement des productions animales provoquait de nouveaux problèmes en cascade, induits par une trop forte élévation du taux de protoxyde d'azote dans l'atmosphère, ce qui détruisait sournoisement la couche d'ozone protectrice.

Premier enfant de ce couple d'ingénieurs, Timothée pourrait bénéficier d'un environnement familial favorable. Jérémy travaillait en effet à la mise au point d'un nouveau type de batterie pour véhicules automobiles. Un procédé révolutionnaire qui permettrait de recycler du plutonium en petite quantité tout en produisant une quantité illimitée d'électricité. Deux problèmes réglés en une seule innovation : recycler

un déchet compliqué à gérer et produire une énergie infinie. Pendant ce temps, Laureline recevait des personnes sans emploi dans une association de soutien aux causes désespérées. Au moins reconfortait-on ces malheureux, avec néanmoins comme objectif de les inciter impérieusement à accepter des postes ni très rémunérés ni très motivants...

Au cours du mois de septembre qui avait suivi, tandis que Timothée tétait le sein de sa mère avec avidité, la température extérieure avait à peine fléchi. Un cyclone d'une rare violence, classé hors catégorie et baptisé inutilement *Marina*, avait détruit Miami. Malgré les avertissements des catastrophes précédentes – *Katerina*, *Irina*, *Samuel*, *Michael*, et tant d'autres – les États-Unis avaient à nouveau été pris de court par le désastre climatique qui s'était abattu sur une partie de leur territoire, faisant des milliers de morts et des centaines de milliards de dollars de dégâts. La fin de la décennie précédente avait réactivé un conflit larvé entre les Russes et les Chinois sur la maîtrise des ressources naturelles de l'Extrême-Orient et de la Sibérie, laissées à l'abandon. Le président chinois Xi Jinping, pas encore octogénaire, mais désormais empereur à vie, tenait d'une main de fer les commandes de son empire et de son parti unique. Il n'avait pas hésité à pousser le « roi Poutine » – de quelques mois son aîné – dans ses retranchements, quitte à embraser l'Asie. Le reste du monde s'en moquait éperdument, trop affairé à lutter contre la montée des océans, les tempêtes en tout genre et à refouler les hordes d'immigrés qui ne savaient plus sur quelle terre se réfugier...

Durant les quatre années qui suivirent, le petit Timothée fit des progrès spectaculaires. Non seulement il apprit l'alphabet avec beaucoup d'aisance tout en se frottant à des puzzles *a priori* trop difficiles pour son âge, mais il commença à découvrir l'univers qui l'entourait en posant des questions surprenantes et parfois déconcertantes, comme : « Dis, Papa, pourquoi la Lune ne tombe-t-elle pas ? » ou « Pourquoi les ampoules ne sont pas toutes pareilles et de la même couleur ? » Il fallut des réponses très affûtées de ses parents pour désamorcer des dialogues qui pouvaient devenir conflictuels. Toujours prêt à faire du sport avec son père, comme du vélo et de la course à pied, il sembla se calmer quelque peu lorsque sa petite sœur Émilie prit plus de place dans la maisonnée. D'un seul coup, Timothée découvrait qu'il n'était plus le centre du monde... D'où quelques crises qui surgirent sans prévenir pour des prétextes futiles, surtout avec son père, crises que la petite famille oubliait aussi vite qu'elles avaient commencé.

Timothée allait entrer au collège quand un premier bouleversement familial le déstabilisa. Le déménagement qui les conduisit en banlieue lyonnaise provoqua un choc que l'aîné encaissa avec beaucoup de difficulté. Sa Sixième en fut compliquée, d'autant qu'il était désormais plus attiré par les jeux vidéo et les réseaux numériques sous télépathie que par les cours d'anglais ou de français. Seules les matières scientifiques trouvaient grâce à ses yeux. Ces goûts contrastés avaient au moins le mérite de lui épargner les colères de ses parents, trop absorbés par leur profession respective. Jérémy, lui, était satisfait : le

programme pour le développement de « sa » batterie au plutonium donnait des résultats plus qu'encourageants. La réalisation d'un prototype pouvait être espérée au cours de la décennie à venir...

À l'aube de ses 10 ans, Tim, surnommé ainsi par son entourage et ses copains, fut confronté à deux événements qui le marquèrent à jamais. D'un côté, une guerre de religion violente, brutale et dévastatrice, embrasa le milieu du continent africain, provoquant une nouvelle vague d'immigration qui avait dû être contenue par la force en Europe. La baisse des aides mondiales couplée aux années de sécheresse, dont les conséquences étaient amplifiées par la diminution des ressources naturelles et minières, avait renforcé les dictatures islamistes. De piètres dirigeants corrompus, sentant fondre leurs espoirs de gain rapides, cherchèrent des responsables pour étancher leur haine, leur arrogance et leur angoisse de l'avenir, quitte à « tirer dans le tas » pour faire de la place et des exemples, éliminant les gêneurs afin d'asseoir une illusoire autorité. Les disparitions à intervalles rapprochés des dirigeants des trois plus grandes nations – États-Unis, Chine et Russie – provoquèrent une intense déstabilisation de l'équilibre mondial, qui ne reposait d'ailleurs que sur des postures. Des guerres régionales en Asie et en Amérique Centrale mirent le feu aux poudres, conflits que ceux du continent africain accélérèrent.

En parallèle, une grave sécheresse frappa le sud-est de la France et provoqua des dégâts irréparables pendant les trois années qu'elle dura. Au cours de son éducation, Timothée avait cru qu'il vivait dans

un monde développé et sûr, dans lequel les personnes qui s'en donnaient les moyens pouvaient tout s'offrir. Ses parents menaient un train de vie confortable, et leur situation s'était largement améliorée grâce aux efforts des présidents français qui s'étaient succédé depuis Emmanuel Macron. Pourtant, ces événements mondiaux et climatiques allaient provoquer des désordres improbables et parfois insurmontables, au point que certains produits durent être rationnés, comme le café ou le chocolat, denrées tropicales qui faisaient l'objet d'enjeux majeurs que les multinationales tentaient d'accaparer, au risque de déstabiliser des régions entières devenues les théâtres de conflits ou de guérillas. En métropole, les productions de fruits, d'huile d'olive et de vin avaient connu des baisses si spectaculaires que les importations ne parvenaient plus à satisfaire une demande qu'il fallut limiter autoritairement. C'est ainsi que Timothée se fit passer à tabac dans la cour de récréation par une bande d'imbéciles, évidemment trop nombreux pour lui laisser une petite chance de se défendre, qui lui volèrent les deux abricots et le carré de chocolat que Laureline avait glissés dans son sac... Tim découvrit soudain la valeur inestimable des *toutes petites choses*. Il comprit qu'il ne fallait surtout pas afficher ses possessions, même d'une valeur ridicule, et que la convoitise était devenue monnaie courante dans cette société de consommation qui, justement, ne permettait plus de consommer comme on le lui avait appris. Il comprit également qu'il ne pourrait défendre son propre territoire qu'à la seule force de son courage et de sa détermination. Sa survie lui imposerait d'être

malin et rusé, convaincu que la force brute pouvait être aisément vaincue s'il faisait fonctionner ses neurones. Cette expérience changea radicalement sa vision de l'école : Tim se jura d'apprendre, d'apprendre encore, jusqu'à ce qu'il soit assuré que son savoir serait son propre rempart à la bêtise humaine. Ses parents se réjouirent de cette évolution inattendue, au point peut-être de baisser la garde. Ainsi arriva quelques mois plus tard un petit frère pour Tim et Émilie, que ses parents baptisèrent Édouard.

La décennie qui séparait Édouard de son aîné les empêchait de devenir de vrais complices, comme Tim pouvait l'être avec Émilie de façon plus légère. La fratrie allait mûrir au fil des évolutions de leurs parents. Jérémy fut recruté par le laboratoire de recherche d'une filiale du groupe Renault, tombée dans l'escarcelle des Américains suite aux désastreuses conséquences d'un conflit avec Nissan. Les objectifs qui avaient été fixés à son équipe visaient à réduire drastiquement la consommation d'énergie des véhicules en les rendant les plus autonomes possible. Vaste enjeu... De son côté, Laureline changea d'activité et réussit à se faire embaucher par un groupe de distribution alimentaire. Elle avait intégré un service dont la tâche était d'imaginer des solutions pour lutter une fois pour toutes contre le gaspillage alimentaire dans une économie désormais engagée dans une phase qu'on allait appeler la « dé-consommation ». Il était plus que temps de réviser en profondeur certains fondamentaux dans les habitudes de consommation des produits alimentaires. Le plastique avait été prohibé, pour être remplacé par d'autres produits

dont les déchets s'étaient révélés encore plus complexes à gérer. Virage à 180 degrés : ce fut le retour des plastiques, mais sous d'autres formes...

Mais les efforts exigés de la part de la population depuis le début des années 2020 risquaient chaque jour un peu plus de faire déborder la coupe, surtout après la très longue et grave crise sanitaire engendrée par le coronavirus...

L'adolescence de Tim fut plus compliquée. Tandis qu'il franchissait les étapes scolaires habituelles avec succès, l'environnement économique se dégradait sous les coups de boutoir du dérèglement climatique, des tensions entre les grandes nations, et d'une immigration devenue incontrôlée. L'explosion de l'Europe pour cause de populisme exacerbé fut le coup de grâce qui acheva de détruire leur vie presque confortable.

Sa mère connut alors le chômage tandis que son père luttait pour préserver son emploi, malgré des baisses de salaire à répétition. L'insécurité sociale se généralisait et la violence envahissait les quartiers, sous prétexte de trafics en tout genre, d'occupation de territoires ou de racket permanent sur les plus fragiles.

La vie dans les grandes villes comme Lyon était devenue trop dangereuse, surtout pour les jeunes enfants, les femmes et les personnes âgées. La famille décida alors de migrer vers la campagne, espérant trouver un asile plus tranquille et aux conditions de vie moins pénible. Jérémy et Laureline jetèrent leur dévolu sur la vallée du Rhône, et c'est entre Valence et Montélimar qu'ils posèrent leurs valises, dans une

DANS LE MONDE D'APRÈS

ferme bradée par un agriculteur ruiné. Pourtant, leur situation continua de se dégrader, faute de revenus suffisants, accélérant la perte de confort. Les sécheresses successives avaient eu raison de la distribution d'eau potable, devenue un luxe coûteux et rare. Les gaspillages étaient devenus interdits et le rationnement représentait un maigre espoir de survie.

Survint alors la dernière catastrophe qui lança Tim et sa famille sur les routes de France...

L'ERRANCE



4.

Malgré son chagrin et son désespoir, Tim trouva l'énergie pour enterrer comme il put ce qui restait de ses parents, de son frère et de sa sœur. Dans son for intérieur, un volcan bouillait, crachant le feu d'une vengeance qu'il se jurait d'assouvir.

Une journée s'était écoulée sans qu'il n'aperçoive âme qui vive, qu'il n'entende la moindre déflagration ou le bruit annonçant l'approche d'un véhicule quelconque.

Il pleuvait encore un peu. Des grosses gouttes grasses, acides, oubliées par une énième tempête. Un timide rayon de soleil tentait de percer les nuages grisâtres qui faisaient ressembler la voûte céleste à un plafond peint à la diable. Un frêle voile clair se leva sur un paysage de vastes étendues pour la plupart inhabitables. L'horizon, d'une couleur laiteuse d'été aux allures hivernales, était hanté par quelques oiseaux affamés... Rien qui puisse inspirer de l'espoir. Les sols lessivés, encombrés de multiples déchets, mêlaient les épaves de l'ancienne civilisation aux restes des cadavres de toutes sortes, les os blan-

chis par le vent, nettoyés par des microorganismes ou rongés par les charognards. L'air n'était ni chaud, ni froid, ni léger, ni lourd, ni venteux, ni calme... Il en était presque agréable.

Il était bien fini le temps du rêve et de l'évasion. Seul le néant régnait ; tout au plus un soupçon de vie luttait pour subsister. Vivre était devenu un pari, un cadeau, une offrande...

Tim faisait partie intégrante de ce monde à l'agonie.

Il n'avait aucune idée de ce que serait son avenir.

Il n'avait qu'une seule obsession : survivre.

Mais à ce moment très précis, il avait surtout faim et, par-dessus tout, il avait soif.

Le terrain était légèrement incliné. D'où il était, Tim embrassait du regard l'espace qui se déployait devant lui. Impossible cependant de s'aventurer en zone découverte sans avoir pris toutes les précautions nécessaires. Il releva le bord du casque colonial prélevé sur une statue dans un musée, et ajusta ses lunettes spectrales afin de scruter la plaine tranquille, plutôt verdoyante, et abondamment ventée. Grâce à ces lunettes, il était en mesure d'identifier les zones les plus exposées aux UV solaires mortels à long terme pour l'homme, grillant la peau aussi facilement qu'un liquide brûlant. La disparition de l'ozone rendait la vie à l'air libre compliquée... Heureusement, la rareté des cieux dégagés limitait les risques, car les nuages épais, chargés de matières diverses et variées, formaient un écran de sécurité en filtrant les rayons de la mort. Et pour l'instant, il n'observait pas de *pluie* tombant de ces rayons destructeurs.

Son ventre se rappela à son bon souvenir en gar-

gouillant. Deux jours qu'il n'avait rien mangé ! Pas même les doses de protéines fournies par les insectes grillés produits par les anciennes usines gouvernementales. Pas plus de poudre de lait de noix de cajou réhydratée, faute d'eau potable. Tandis qu'il fixait l'horizon, ses traits se crispaient en une grimace désabusée.

Il releva ses lunettes et les coinça derrière ses oreilles. L'imposante cicatrice qui barrait son front apparut dans toute sa laideur. Le sourcil gauche avait disparu, remplacé par une balafre qui n'avait pu être recousue. Son regard dur le vieillissait, imposant le respect. Il était vêtu d'un simple jean retenu par un épais ceinturon dans lequel un pistolet était fiché, au milieu de son dos. Un pull en laine trop grand, enfilé au-dessus d'un tee-shirt crasseux, cassait un peu sa dégaine de dur à cuire, lui donnant un aspect presque fragile, malgré ses muscles saillants. Un blouson photovoltaïque complétait sa panoplie, seul moyen de disposer d'un peu d'électricité pour alimenter les rares applications encore fonctionnelles de son Xphone 30, cette simple feuille de plastique qu'il devait rouler avec soin dans l'une de ses poches.

Dans sa main droite gantée de mitaines, une arbalète qui avait servi dans un lointain passé dans des compétitions était tendue, une courte flèche à la pointe acérée prête à jaillir. Elle était la condition nécessaire, quoique pas suffisante, de sa survie.

Tim coinça son arme entre ses cuisses et ajusta son catogan. Il se gratta la barbe. Quinze jours qu'il ne s'était pas rasé. Ce bouc pas taillé l'irritait, et parfois, il aurait eu envie de s'arracher la peau quand les

poils devenaient trop longs. Trouver quelque chose pour s'en débarrasser allait devenir urgent. En attendant, Tim transpirait et crevait de soif. Sa gorge en feu le démangeait. Cela ferait bientôt deux jours qu'il n'avait plus d'eau, autrement dit... c'était l'enfer. Le *waterbag* intégré à son blouson était sec, désespérément sec... Il savait qu'il ne lui restait – qu'il ne *leur* restait – qu'une journée pour se désaltérer un minimum, faute de quoi la mort se rapprocherait à grands pas...

Car Tim n'était pas seul : il fit un signe et son comparse s'approcha. Le regard bleu acier trahissait une anxiété intense, emplie de méfiance. Plus frêle que Tim, il portait une vareuse de chasse, également photovoltaïque, sur un polo qui avait perdu toutes ses couleurs. Un jean en cuir noir douteux allongeait sa silhouette. Ses doigts de la main gauche jouaient avec un coup-de-poing américain, comme s'il le gênait. De l'autre main, il tenait une machette à la lame finement aiguisée, l'atout maître de sa survie. Une casquette de base-ball complétait sa panoplie.

Lui aussi avait soif. Sa langue râpeuse lui collait au palais, une sensation qui le mettait de fort méchante humeur.

Tim était chaussé de baskets souples qui lui permettaient de courir plutôt vite et de se déplacer sans trop marquer sa présence, alors que son compagnon d'infortune arborait une paire de bottes en Kevlar récupérée sur un cadavre croisé quelques semaines plus tôt. Côte à côte, ils ne cessaient d'observer la plaine qui s'offrait à eux. À quelque distance, ils finirent par identifier une maison isolée, à peine abîmée, aux